

Le temps d'une phrase

Ce que j'appelle oubli de Laurent Mauvignier, Éditions de Minuit, 62 p.

Alice Michaud-Lapointe

Numéro 239, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65875ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Michaud-Lapointe, A. (2012). Compte rendu de [Le temps d'une phrase / *Ce que j'appelle oubli* de Laurent Mauvignier, Éditions de Minuit, 62 p.] *Spirale*, (239), 67-68.

atténuations, tentations d'oubli et de refoulement, en vient à affirmer l'injonction du vers de Celan, « ... *ich muss dich tragen* » : « *je ne lui dirai pas Chasse-le donc ce garçon encombrant/ ce fâcheux aux membres verts et grêles/ qu'il aille ailleurs trouver son repos [...] je lui ai dit Il ira où si tu le déloges/ garde-lui une place dans ta poitrine/ et laisse-le reposer là* ».

Simplicité touchante de l'image travaillée par la mémoire et le travail interminable du deuil qui s'y exprime : faut-il que l'enfant accueille ou rejette le petit intrus ? Doit-il partager avec lui sa *Haus* et ses jouets de bois ? Peut-il le prendre en lui, le veiller, lui parler ? Et en quelle langue ? Car tout est oralité et orée des mots nouveaux, et d'abord de cette langue étrangère, l'allemand, que l'enfant est en train d'apprendre et qui lui fait oublier un peu sa langue dite maternelle. Le phrasé de NDiaye accorde ici toute sa fluidité musi-

cale à la répétition des paroles nues, aux silences de la communication se poursuivant à mi-mots entre la mère et l'enfant, entre la mère et elle-même, avec parfois des échos de la langue ancienne des Lied, du récitatif, du bruissement chantant où l'on ne sait plus qui parle dans la langue. Celle-ci est d'ailleurs évoquée de manière très fine dans son lien indissoluble à ce garçon trop blanc et trop fin, qui ne peut plus avaler le lait s'écoulant du corsage des mères allemandes, qui « *ont des bras de marbre et des fronts de calcaire et l'œil/ pointilleux* » en donnant le sein à leur enfant. Tari, le lait de la langue natale pour ces deux garçons – « *plus de lait pour toi mon enfant – aqueux et suave et ruisse-lant/ sur le coton léger des robes fleuries/ sans fin le lait coule/ mais plus pour toi ni pour ton ami sombre et vieux* » –, la langue est maintenant « *inflexible et douce dans notre bouche où tourment aussi les mots/ encombrants// comme des bouts de viande*

trop gros durs à mâcher et qu'on ne/ pourra pas avaler ». Sortie de l'enfance, et de la langue, celle d'autrefois, d'avant, comme pour Celan et la langue du poème désormais grise et poussiéreuse, cendreuse. L'enfant dira en allemand : « *Gehen wir nach Haus* ». La mère traduit : « *ne sait-il pas rentrer à la maison dans notre langue d'autrefois* ». Ce n'est pas une question. Non, le langage n'est plus la maison de l'être pour lui, nul secours ne viendra plus à l'enfant perdu de la proposition célèbre de Heidegger, le seul salut, s'il y en a, est de tenir dans la pensée de l'autre, de s'y retenir en « y pensant sans cesse ». De manière délicate, comme en un chuchotement des *Kindertszenen*, Marie NDiaye insuffle dans notre cœur, sobrement et avec retenue, l'intranquillité de cette scène d'enfance, où « *des feuilles aux carreaux leur plainte légère de vent* » porte le salut de la « *feuille en forme de main* ». †



Le temps d'une phrase

PAR ALICE MICHAUD-LAPOINTE

CE QUE J'APPELLE OUBLI de Laurent Mauvignier

Éditions de Minuit, 62 p.

Le 28 décembre 2009, Michaël Blaise est surpris en train de voler une bouteille de bière au *Carrefour Part-Dieu*, à Lyon. Quatre vigiles l'interpellent et décident de punir sévèrement son délit. Le lendemain, le jeune homme de vingt-cinq ans décède à l'hôpital par « asphyxie mécanique » (compression de la cage thoracique) à la suite des blessures infligées par les agents de sécurité du supermarché. Ceux-ci, alors placés en garde à vue, sont poursuivis pour « violences volontaires ayant entraîné la mort sans intention de la donner », un crime passible de vingt ans de prison. En France et en Martinique (pays d'origine de Blaise), le drame provoque des réactions très vives en raison de sa nature scandaleuse. Deux ans plus tard paraît aux Éditions de Minuit Ce

que j'appelle oubli de Laurent Mauvignier, récit librement inspiré de ce fait divers qui relate l'histoire d'un jeune homme battu à mort par des gardiens de sécurité après avoir bu une canette de bière sans la payer.

UNE VOIX POUR LES DIRE TOUTES

Comme le laisse entendre son titre, le récit de Mauvignier porte un regard sur l'amnésie populaire ainsi que sur la prédisposition contemporaine à banaliser et effacer de la mémoire collective des événements ignobles, particulièrement lorsque ceux-ci ont le malheur de ne pas faire la une du journal plus d'une journée. Toutefois, on aurait tort de penser que l'auteur use d'un ton moralisateur ou tente de susciter la



culpabilité de son lecteur en lui remémorant le triste sort de Michaël Blaise. L'oubli, chez Mauvignier, n'obéit pas à une intention dénonciatrice ou nostalgique, mais se dissimule plutôt entre les lignes du texte, demeurant souvent insaisissable, voire invisible, tel un souvenir déjà évanescant. L'auteur, sans prétendre témoigner de la vie d'autrui, tente de lutter contre l'oblitération de celle-ci, se fiant au pouvoir de la littérature et des mots. Le texte de Mauvignier s'écarte des faits véritables et évite tout aspect didactique, en mettant en scène des personnages fictifs, des hommes sans nom et sans histoire dont les destins tragiques auraient pu se dessiner tout autrement : « [...] et il n'a pas essayé de les convaincre, de leur dire que dans une autre vie ils auraient pu aller à l'école ensemble ou être copains et soutenir la même équipe de foot, ou même, tiens, ça, lui aussi pourrait travailler avec eux et être vigile, il sait ce que c'est les boulots qu'on

ne commence ni ne finit réellement, celui-ci s'ouvrant sur le « et » d'un discours déjà entamé et se terminant par un simple tiret. Le lecteur, happé en plein vol, n'a ainsi d'autre choix que de se laisser guider par le texte, de vivre, par les mots, la mort « en direct » d'un homme, comme s'il était lui aussi un client du supermarché. Très cinématographique, le texte de Mauvignier s'improvise caméra de surveillance, offrant au lecteur une vision crue et objective de l'incident, mais use aussi de ralentissements, d'accélération, de « gros plans », de « vues panoramiques », au rythme des virgules, des points d'interrogation et du débit intarissable du narrateur. Si *Ce que j'appelle oubli* comporte un propos éminemment politique, comparable à celui des grandes tragédies grecques, celui-ci demeure toujours empreint d'une poésie à la fois sobre et percutante. Un des attraits principaux du récit se découvre d'ailleurs dans ce jeu autour de temporalités

pour si peu, on ne doit pas mourir pour ça, dans quel monde on vit ».

NE RIEN DIRE ET TOUT DIRE

Au premier abord, il semble impossible de ne pas lire *Ce que j'appelle oubli* d'un seul trait, tant celui-ci se révèle dense et investi d'un unique souffle. Cependant, le silence occupe une place non négligeable dans le récit de Mauvignier. À l'instar de son roman *Seuls* (Minuit, 2004), où les protagonistes sont captifs de leur mutisme et de leur solitude, l'auteur réussit à donner une consistance toute particulière au silence du personnage principal. Plutôt que de se débattre et de crier à l'aide, la victime de *Ce que j'appelle oubli* absorbe les coups, son absence de gestes et de paroles reflétant une douceur et une retenue propres à l'entière du récit. Du reste, Mauvignier ne cherche en aucun cas à éveiller la pitié de son lecteur, puisque son texte ne s'attarde pas tant sur la mort du jeune homme que sur l'absurdité de celle-ci, la victime restant fière et remplie d'espoir jusqu'au dernier instant : « [...] je ne me plains pas parce que, l'amour, je l'ai fait si souvent, je l'ai rencontré si souvent, des visages et des prénoms, des voix et des odeurs, des parfums et des sexes, alors je ne me plains de rien à part d'avoir glissé trop vite... ». Et pourtant, le silence, aussi strident qu'un cri, jaillit du texte. Entre ce qui ne sera plus et ce qui n'a jamais été dit, l'absence du dire, seul pouvoir qui appartienne encore au jeune homme, retentit comme un glas et se découvre à la fois comme délivrance et affranchissement. Qu'on pense aux vigiles, muets devant leur propre barbarie, ou au frère de la victime, à peine capable de prononcer les mots identifiant le corps à la morgue, on réalise que toutes les voix présentes dans *Ce que j'appelle oubli* viennent à se taire, Mauvignier créant par là même une disparité intéressante entre la forme de son récit, réel continuum enveloppant, et son fond, où les silences se révèlent aussi puissants et éloquents que les paroles préférées.

Et puisqu'on a l'impression d'être là depuis le début dans ce supermarché, de ressentir ce « *tremblement d'être ensemble* » et d'entendre la voix du narrateur s'adoucir jusqu'à devenir bruissement, on tourne la dernière page de ce récit coup de poing à contrecœur, en espérant que son titre conjurera effectivement l'oubli. †

Ne se résumant qu'à une seule et longue phrase de soixante-deux pages adressée au frère de la victime, Ce que j'appelle oubli ne commence ni ne finit réellement, celui-ci s'ouvrant sur le « et » d'un discours déjà entamé et se terminant par un simple tiret. Le lecteur, happé en plein vol, n'a ainsi d'autre choix que de se laisser guider par le texte, de vivre, par les mots, la mort « en direct » d'un homme, comme s'il était lui aussi un client du supermarché.

peut faire pour vivre, il ne juge pas, il se fout de ce métier-là comme d'un autre et aurait aussi bien pu le faire et être l'un des leurs, pourquoi pas ? ». À travers le monologue haute vitesse d'un narrateur omniscient, Mauvignier parvient à donner étoffe humaine à des êtres dont les voix ne percent habituellement pas le silence, à des ombres qui rasant les murs du décor urbain, qu'ils se révèlent ici souffre-douleur ou meurtrier, voleur de canette de bière ou gardien de sécurité.

SOUS HAUTE SURVEILLANCE

Ne se résumant qu'à une seule et longue phrase de soixante-deux pages adressée au frère de la victime, *Ce que j'appelle oubli*

diverses, à travers l'oscillation constante de la narration entre la réalité, le fantasme, l'avenir et le possible. Grâce à son sens aigu du détail, Mauvignier parvient à reconstituer dans une prose haletante tous les éléments, aussi minimes soient-ils, qui entourent cet homicide qu'on dit involontaire, le narrateur laissant poindre impartialement les voix de la victime, de son frère et des agresseurs : « [...] tu demanderas qu'on prenne ta journée sur tes RTT car ta boîte a tellement besoin de toi, tu culpabiliseras, pour un peu tu demanderais à ton patron qu'il s'excuse et tu reprocheras à ton frère d'être mort [...] et tes collègues te plaindront au moins le temps d'un après-midi, et même ton patron dira que c'est une honte de mourir